

Un peu de soleil dans l'eau froide *Certain Women* de Kelly Reichardt

Gérard Grugeau

Numéro 185, décembre 2017, janvier 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87225ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2017). Compte rendu de [Un peu de soleil dans l'eau froide / *Certain Women* de Kelly Reichardt]. *24 images*, (185), 62–62.

Certain Women *de Kelly Reichardt*

UN PEU DE SOLEIL DANS L'EAU FROIDE

par Gérard Grugeau

Le cinéma minimaliste de Kelly Reichardt serait-il l'un des secrets les mieux gardés de la galaxie indépendante américaine ? La réalisatrice est pourtant associée dès 1991 au *Poison* de Todd Haynes et auteure par la suite des incontournables *Old Joy* (2006), *Wendy and Lucy* (2008) et *Meek's Cutoff* (2010)¹. Son dernier opus dont il est question ici n'a jamais fait l'objet d'une sortie commerciale au Québec. Et pourtant ! *Certain Women* a la grâce des toiles des grands maîtres qui ont voué leur art à la peinture de paysage, donnant aux plans de nature une perspective atmosphérique à la texture singulière, liée non seulement à l'histoire de la peinture, mais aussi à tout l'imaginaire de l'Ouest américain et de sa frontière dont la cinéaste s'évertue à montrer le côté sombre. Majestueuse, l'ouverture du film – un train qui s'avance vers nous à travers la plaine du Montana – évoque d'emblée le Western et installe graphiquement une ampleur du paysage dans lequel plusieurs figures féminines, dessinées par Kelly Reichardt avec la délicatesse d'une dentellière, vont venir se fondre, voire se dissoudre.

Tirées de trois nouvelles de Maile Meloy que la cinéaste a regroupées en triptyque, ces femmes émanent du paysage autant qu'elles en sont le prolongement. Les ciels bas et les montagnes enneigées succèdent ici au désert brûlant de *Meek's Cutoff*, mais ces écrans naturels sont l'écho d'une même solitude profonde qui habite des êtres en crise, ligotés dans leurs désirs et ployant sous le fardeau d'une existence morne. Que ce soit Laura (Laura Dern), l'avocate prisonnière de ses relations toxiques, Gina (Michelle Williams) lancée dans une quête d'authenticité qui se retourne contre elle, la jeune femme du ranch (éblouissante Lily Gladstone) bientôt éconduite dans sa soif d'amour, ou Elisabeth (Kristen Stewart), la professeure surmenée, toutes ces femmes se débattent dans une forme de survie face à un monde insensible à leur détresse qui les maintient dans un isolement plus ou moins volontaire. Contrairement aux hommes, leur condition les cloître dans un silence assourdissant, comme en témoigne l'une des premières séquences du film où, après une scène de sexe, le visage de Laura se retrouve isolé dans un miroir que la cinéaste relègue dans un coin du cadre. Économie de moyens, raréfaction de la parole et de la musique, sens aigu de l'observation, précision extrême dans la composition de l'image : tout l'art de Kelly Reichardt tient à cette qualité de regard qui distille avec une maîtrise aussi discrète qu'imparable son pouvoir de fascination.

Ce pouvoir de fascination est l'apanage des plus grands qui, comme Bresson, sont mus par la retenue des mots et la sobriété du geste. Si Kelly



Reichardt privilégie un jeu d'acteurs plus naturaliste que son aîné, elle sait que « le réel n'est pas dramatique » et que c'est au prix d'une forme pure que « l'effet de beauté » sera « vif »². Conscientes de la place que leur assigne l'ordre social, ses héroïnes féminines s'enferment elles-mêmes dans une rigidité douloureuse pour survivre et, pour traduire cet état d'être, la mise en scène joue de la fragmentation de leur existence. Il faut voir l'empathie infinie avec laquelle la caméra enregistre la routine journalière de la jeune femme du ranch, filmant jusqu'à l'épuisement amoureux tout ce qui peut se communiquer par le mouvement, l'immobilité et le silence. Silence tout relatif tant la démarche feutrée de Kelly Reichardt garde aussi bien notre oreille que notre œil en alerte. Sifflet plaintif d'un train passant au loin dans la plaine ou claquements réguliers des sabots d'un cheval sur l'asphalte lors d'une magnifique séquence nocturne où le désir d'une femme pour une autre se drapait soudain de toutes les pudeurs : Kelly Reichardt creuse la sensation avec un art consommé. Créant une osmose unique entre les personnages et leur environnement, la cinéaste donne corps à une parlure visible qui tente de remailler et refaire ce qui a été défait. Comme si le désarroi de ces femmes spoliées par l'ingratitude du rêve américain, était enfin entendu. Un arbre frissonnant au bord d'une route fait ainsi délicatement écho au chagrin étouffé de la femme du ranch finissant dans un champ sa course au volant de son camion. Sans en avoir l'air, sous le ciel chargé de neige du Montana, la cinéaste capture, avec l'élégance des gens tristes, un peu de soleil dans les rets de son irrésistible talent. 24

1. Critique de Bruno Dequen in *24 images*, n° 156 (avril 2012) p. 64 et portrait de Kelly Reichardt par Alexandre Fontaine Rousseau in *24 images* n° 163 (septembre 2013), p. 44

2. Robert Bresson in *Notes sur le cinématographe*, éditions Gallimard, 1975